

Métamorphose

Nous vivons dans l'oubli de nos métamorphoses (Eluard).

En guise d'excuse,

Descartes rappelle que nous fûmes enfants,
et Wordsworth décrit "les ombres de la prison
qui s'abattent sur le nouveau-né"⁷,
effaçant le souvenir de ses vies antérieures.

Derrière la métamorphose se profile la métémpsychose
à laquelle croit l'essentiel de l'humanité :
le corps pourrit, l'âme se réincarne.
au hasard ? Au mérite ?

Suivant l'esprit des formes ?

Ovide publie la bible de l'humain :
"Et Daphné, depuis qu'elle sent en laurier,
veut que tu te changes en vent"⁷ (Rilke).

De la pierre à l'étoile,
de la pierre à l'araignée (Hugo),
tout fut homme ou le sera,
les dieux sont les agents de la transformation.
La forme n'est qu'un masque.

Pourtant l'épreuve, la damnation, la récompense nous confèrent la forme qui nous attendait, ou celle qui nous esprime.

On ne devient que soi.

Satan serpent (Milton),
Grégoire Tamsa cancrelat (Kafka),
et Cendrillon princesse.

Les espèces muent, comme les sociétés (Darwin) à un rythme si lent qu'il brise nos perspectives : le mutant, l'extraterrestre, l'ange ont le même sort, pas le même temps.

Dépossession ou intronisation, la métamorphose scelle à la fois la mort et la naissance.

Dévorés par l'esthétique du regard en arrière, nous voudrions déjà avoir changé (Strindberg, Pirandello).

Eurydice nous dit la mutation d'Orphée : à ce qui m'a quitté, je saurai qui je suis.

Métamorphose fait ta mort fausse.

Meurs et deviens.

N'est-ce pas là l'essentiel des initiations ?

La plus horrible des images est encore consolante :
devenir ange ou champignon,
panthère humanisée (Wells), truie (Owen)
ou bébé de l'espace (A. E. Clarke),
ces voyages sans retour nous raccrochent à nos fauteuils.

L'immuable, c'est la transformation (Véda).
Tout coule. Nulle part il n'est d'arrêt.
L'histoire est ce qui ne m'arrive pas (Camus).

Le fantastique autant que le baroque,
l'agonie autant que l'extase
chantent la vie des formes :
nous sommes aux mains de mages
qui un jour s'estiment satisfaits
et nous abandonnent à la forme conquise.

Risque inscrit dans la langue :
toute métaphore ébauche une métamorphose.
Ton amour me déserte et me voici désert.

De ce vertige sans cesse esquissé
le récit donne une version "logique",
autrement dit feutrée.

Les mutations sociales (le prince et le pauvre),
les affabulations (Ulysse),
le travesti de bal (Cocteau)
ou de quête (Lancelot),
le déguisement rituel (Mozart),
le baptême éphémère (Kipling),
la clandestinité, la personnalité d'emprunt,
la conversion (Siddharta),
la coiffure et la robe (V. Woolf)
jouent sur les deux tableaux :
ce qui me révèle me détruit
autant que ce qui me détruit me révèle ;
tout m'aide à naître.

La teinture, disait Böhme, est la colère de Dieu :
elle dissout, elle décape.

Nous sommes le brouillon de nos formes idéales.
Ce dont je suis le masque cherche son image,
stade ultime de notre évolution d'insectes,
perfection prémortelle.

La vie est une naissance qui dure :
l'âme est un papillon.

L'imagination, qui commande à l'instinct,
peut tout :

acquérir la conscience des pierres, du vent, des arbres,
des abeilles (Char, Michaux, Michelet, Maeterlinck);

puissance plastique, elle épouse l'élan,
monte avec les montagnes, coule avec les rivières (Coleridge).
Dieu est imagination (Blake).

Mais tout aspire à changer sans se perdre.

L'angoisse qui naît de ce paradoxe
débouche sur la mystique :

ce qui me détruit me construit.

Je meurs de ne pas mourir (Thérèse d'Avila, Eluard)

À l'issue du tunnel, la Belle attend la Bête :
l'amour est le garant des métamorphoses.

Ne m'aime pas celui qui m'empêche de changer :

si la beauté est vérité (Keats),
ce n'est pas parce qu'elle est vérifiable ;
c'est que l'imagination, comme le rêve,
anticipe sur nos formes futures.

Psyché est à la fois miroir et papillon.

Abolis libelots ?

Rien ne s'efface des vies imaginaires.

Même si le réveil nous arrache à l'avenir du rêve,
rien ne s'annule : car rien n'est réversible.

Le rêve change la vie.

Aussi la fiction nous lâche-t-elle,
sitôt franchi le seuil de la métamorphose :
Siddharta est devenu Bouddha.

Réalisme, naturalisme

n'ont rien à voir avec la réalité ni avec la nature :
ils disent l'impossibilité de changer
et que les institutions nous avortent.

De même que l'adultère dit la transformation sournoise
que le mariage interdisait.

Rares sont ceux qui jouent le film à l'envers (E. Triplet),
imaginent Jésus vraiment réincarné (Lawrence)
ou le saut de puce diabolique
qui nous glisserait dans l'autre (J. Green).

À toute métamorphose s'attache l'identité ;
du surhumain nous faisons le surhomme,
et du divin les dieux,
oubliant leur privilège absolu,
qu'il illustre si bien le polythéisme hindou :
l'éternel renouveau de leurs formes.

Rêvant de devenir enfin personnes
(comme si la personne n'était pas un masque),
nous devenons personne :
l'humain est à l'homme
ce que le féminin est à la femme,
un avenir improbable,
l'image d'une métamorphose achevée.

Sculpte ta statue, dit Marc Aurèle.

De la difficulté d'être en bronze,
répond Dubillard.

La forme est mon vampire (Wilde).

Que serais-je : méduse ? (Caillois).

Rien n'est pire que l'informe :
transformant,

transformé,

et sur le fond, difforme (Byron).

D'où la fascination du vide
et du chaos.

Le Temps est un enfant qui joue (Héraclite,
et modèle nos pâtes. (Ph. K. Dick)

Le poète crée :

achève la création, l'informe.

Aussi,

tels qu'en nous-mêmes enfin la poésie nous change,
restons-nous dans le paradoxe :
l'imagination nous aide à fuir
les formes déjà réalisées :
mais elle ne fait jamais que fiscer d'autres formes.

Et c'est dans la plasticité des mémoires
que se jouera notre dernière métamorphose :
la mort est notre auteur.

Aussi est-elle charitable :
car toute forme est charité.

Dans chaque fruit, dix graines, dit Tukāram.
Dans chaque graine, dix fruits ⁷.
Mais c'est tronquer le cycle :
pour que graine il y ait,
il a fallu l'esprit des formes (É. Fauré)
et que souffle le vent.